

Notre-Dame de Paris, l'empereur voulut placer sur sa tête la couronne de fer des vieux rois lombards et inaugurer son titre de roi d'Italie dans la cathédrale de Milan. Il part au commencement du printemps de l'année 1805, s'engage sur les hauteurs du mont Cénis, par une température des plus rigoureuses. Le préfet Maisseny, qui l'accompagne, tombe évanoui et glacé; l'empereur éprouve de vives douleurs aux pieds et aux jambes, craint pour lui-même un accident semblable, et descend de cheval, espérant retrouver par la marche un peu de chaleur. Il s'avance à pied, à travers la neige, depuis la *Remasse* jusqu'à l'hospice, où il arrive à demi mort de fatigue et de froid. Dom Gabet le reçoit et l'introduit dans un appartement où est allumé un feu ardent. En y entrant, Napoléon se dirige vers le foyer; mais le prudent supérieur l'arrête, en lui disant avec respect:—Sire, vous vous perdriez en vous réchauffant trop promptement; veillez vous tenir à distance et asseyez-vous sur ce fauteuil. Napoléon, le commandement personnifié, dit l'historien prouve en cette occasion qu'il sait obéir. On essaie de lui ôter ses bottes; ce qui est impossible à cause du gonflement des jambes et des pieds. Il faut les ouvrir en les incisant: l'opération n'est pas sans danger; l'empereur en craint les suites, juge sa position fort grave, demande un chirurgien;—Il n'y a pas de chirurgien;—le patient s'inquiète; dom Gabet cherche à le calmer, le prie de se confier à son expérience, prend un canif, et d'une main ferme se met à fendre les bottes. L'empereur suit du regard avec anxiété la trace de l'instrument et la délicate opération qui s'achève avec un bonheur inespéré. Cependant les religieux ont préparé l'appareil du pansement, et exécutent des frictions sur les pieds et les jambes avec des flanelles imbibées d'esprit-de-vin. Peu à peu le gonflement et l'irritation disparaissent, les douleurs diminuent, une bienfaisante chaleur pénètre les parties les plus cruellement atteintes. L'empereur, heureux de voir que le danger est passé, remercie avec effusion ses intelligents libérateurs. L'historien qui nous a appris ces précieux détails, remarque que "le bulletin officiel d'alors a tu cet incident, et n'a signalé que la chute de cheval du préfet Maisseny." On comprend que le *Moniteur* ait gardé un silence prudent sur la position momentanément inquiétante du souverain. Mais il n'a pas hésité à publier en cette circonstance, à la face de l'Europe, l'affectueuse gratitude de l'empereur pour les religieux dont il avait tant à se louer, et voici en quels termes: "L'empereur à toujours

été à cheval, il ne s'est arrêté qu'à l'hospice, pour donner de nouveaux témoignages de son affection aux hommes religieux qui passent leur vie au milieu des neiges pour attendre l'occasion de secourir les voyageurs trop souvent obligés de lutter contre les frimas." On ne pouvait tout à la fois taire plus habilement, et révéler d'une manière plus transparente l'accident survenu à l'empereur.

D'après l'itinéraire officiel, l'empereur ne devait s'arrêter au mont Cénis que quelques instants. Mais il a besoin de repos, il passe donc la journée et la nuit suivante chez les bons Pères, retrouve toutes ses forces dans un sommeil réparateur. Le lendemain, à huit heures, il s'assied avec appétit et gracieuse humeur au déjeuner préparé par les moines. A l'heure du départ, il est entouré par l'abbé et ses religieux, qui viennent lui offrir leurs derniers devoirs. S'adressant alors à dom Gabet: Que ferai-je pour vous, après ce que vous avez fait pour moi? Voulez-vous que je vous envoie une croix d'évêque?—Dom Gabet répond modestement: Je suis revêtu des insignes épiscopaux sans en avoir les charges (il portait l'anneau au doigt et la croix abbatiale sur la poitrine); je remercie Votre Majesté.—Eh bien ajoute l'Empereur, désirez-vous que je vous rétablisse dans votre abbaye de Tamié avec une dotation; vous et vos religieux y trouverez un repos nécessaire après les fatigues et les dangers de votre séjour sur cette montagne. —Sire, vous nous avez placés en ce lieu nous pouvons encore y être utiles; d'ailleurs le rétablissement de Tamié exigeait un trop grand nombre de religieux; il n'est pas possible d'y penser maintenant.

—Cependant, continue l'Empereur, je veux faire quelque chose pour votre couvent, et je ne vous oublierai pas. A ces paroles, dom Gabet s'incline en signe de reconnaissance, et se tournant vers le P. Etienne, l'un des religieux, lui dit à demi voix: Il aura bien d'autres choses à faire que de s'occuper des pauvres moines du mont Cénis. L'empereur, qui avait remarqué le mouvement du Père abbé, et entendu le bruit de ses paroles, sans en saisir le sens, veut savoir ce qu'il a dit; et sur ses instances, dom Etienne répète en tremblant, mot pour mot, la naïve observation de son supérieur. Napoléon se mit à sourire, et dit en s'éloignant: Le bon abbé sera trompé.

Quelques jours après, un mouvement inaccoutumé se produit à l'hospice. De fraîches et abondantes provisions arrivent. Des ouvriers de toutes professions s'emparent des appartements et renouvellent les lits, les meubles, le linge. On dresse

des échaffaudages de tous côtés: les vieux bâtiments sont réparés, les constructions interrompues s'achèvent, de nouvelles bâtisses sortent du sol, le plan d'une grande et gracieuse chapelle est tracé. Cependant l'empereur s'avance vers Milan. Au milieu des fêtes et des ovations, il n'oublie ni ce qu'il a vu, ni ce qu'il a souffert, ni ce qu'il a promis durant les vingt-quatre heures passées au mont Cénis. Il n'avait trouvé autour de l'habitation, ni un pan de muraille pour s'y abriter contre le vent, ni un banc de gazon pour s'y reposer. Désormais, le voyageur pourra jouir de ces avantages; l'empereur le veut, et il décrète que "l'hospice sera environné de murs qui renfermeront une cour et un jardin." Il a jugé par lui-même de la gravité des accidents occasionnés par l'intensité du froid, et il décrète qu'à l'avenir et à perpétuité (car l'habile opérateur, dom Gabet ne sera pas toujours là) "l'hospice sera tenu d'entretenir constamment un chirurgien." Il n'a pas oublié quel bien lui a fait le vin chaud et aromatisé qu'à l'heure de sa défaillance lui a présenté la charitable main d'un moine; il veut que le simple soldat, traversant ces régions glacées, ne soit pas privé de la boisson tonique qui a ranimé l'Empereur: il décrète donc que "l'hospice sera tenu de donner une demi-bouteille à tous les soldats qui passeront avec une feuille de route en règle." Il s'est encore rappelé son bon et joyeux déjeuner où les truites saumonées du lac de Lans-le-Bourg ont éveillé son appétit et ranimé ses forces, et il veut que ce mets délicat puisse être servi gratuitement au voyageur le plus pauvre, et décrète que "le lac appartenant à la commune de Lans-le-Bourg soit aliéné en faveur de l'hospice."

Qu'ils sont nobles et touchants les minimes détails de cette ordonnance! et combien ce simple commentaire pratique du divin précepte: "Aimez votre prochain comme vous-même," inséré au Bulletin des lois de l'empire, honore le législateur! On dirait que Napoléon, dans ces intimes rapports avec ces bons moines, a découvert un grandeur non moins réelle que celle du conquérant, la grandeur du religieux qui se consacre au service de l'humanité: il envie la charité des Trappistes; il voudrait être de ces hommes-là; il veut s'associer à leurs vertus, secourir avec eux et par leurs mains les voyageurs trop souvent obligés de lutter contre les frimas: et il le fait par le décret du 11 floreal an XIII, rendu douze jours après son passage au mont Cénis.

(A continuer.)

L'Ami de la Religion.